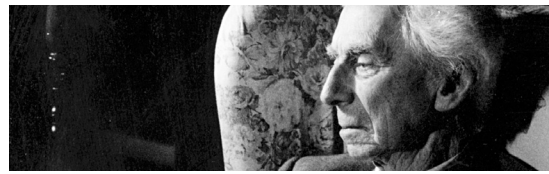




Archambault plongé dans l'œuvre de **Joyce Carol Oates** Page F 4



La philosophie occidentale racontée par **Bertrand Russell** Page F 7

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 MAI 2012



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Inspiré par les icônes de la culture américaine, le Britannique R. J. Ellory s'est imposé comme le nouveau maître du polar.

« J'aime écrire, c'est un besoin, une passion; si vous le demandez, je dirai que je pense que la création est l'avenir du monde »

Une vedette du polar dans les Cantons-de-l'Est

L'auteur britannique R. J. Ellory participe ce week-end au premier festival Printemps meurtriers de Knowlton

MICHEL BÉLAIR

C'est bien la meilleure façon de lancer un nouveau festival international de littérature policière: y mettre en vedette un auteur fétiche... et, pourquoi pas, deux ou trois autres dans la même foulée. La toute première édition des Printemps meurtriers de Knowlton a donc mis le paquet en invitant le célèbre R. J. Ellory.

Comme son diffuseur québécois vient de lancer il y a quelques semaines son plus récent livre en français, *Les anges de New York*, et que dans l'ouest de la ville son tout nouveau *Bad Signs* arrive dans les bookstores, comme disent les Français, le prolifique auteur a passé quelques heures à Montréal... où nous l'avons rencontré à la sortie d'une signature de livres dans une librairie du centre-ville.

Sans plan

Rappelons d'abord que Roger Jon Ellory est apparu brusquement sur nos écrans radars en 2008 avec un livre d'une fulgurante noirceur: *Seul, le silence*. Planté dans le Deep South américain de la Grande Dépression, un sanguinaire illuminé trouvait là prétexte à sacrifier des enfants. L'année suivante, Ellory récidive avec *Vendetta*, une entourloupe de première que l'on ne voit jamais venir, sur fond d'implacable démonstration de l'emprise de la mafia sur les institutions américaines; le livre s'impose au point de remporter le Prix des libraires 2010. « C'est un livre dans lequel je me suis beaucoup investi, raconte le romancier. Je n'ai pratiquement fait que cela durant six semaines... en incluant le temps consacré aux recherches. » On aura compris que la comète Ellory brûle aussi intensément que le laissent deviner sa crinière rousse et ses yeux pers...

Les choses ne se sont pas calmées avec la parution l'année suivante du terrible *Les anonymes*, un roman d'une dureté exceptionnelle où l'on dévoile — à partir de documents tirés de la Bibliothèque du Congrès! — les magouilles ayant relié les services secrets américains, les *contras*, et le marché de la drogue aux États-Unis. Quant aux *Anges de New York*, dont nous venons de vous parler il y a quelques semaines, on y apprend, entre autres et toujours à travers des personnages aussi vrais que nature, des choses étonnantes sur l'escouade anti-crime organisé du NYPD et sur la construction de l'aéroport La Guardia... « J'ai toujours plusieurs projets en tête », dit R.

« Je suis fasciné par toutes les formes de démesure qui s'affichent partout aux États-Unis »

J. Ellory d'une voix presque souriante, étonnamment posée au milieu des bruits de chaises et de couverts s'entrechoquant dans le petit resto où nous sommes installés. « *Des projets qui sont d'abord incarnés, toujours, dans des personnages. Quand j'écris un livre, j'y consacre un minimum de cinq heures par jour même si je garde du temps aussi pour jouer de la guitare [en prime, sachez qu'il joue dans un band portant le nom des Whiskey Poets de Dylan Thomas] et faire la cuisine... Je travaille toujours sans plan, complètement immergé, sans savoir vraiment où tout cela va me mener; en laissant monter en moi ce qui vient autour de ce personnage autour duquel va se construire tout le livre. J'aime que mes personnages m'étonnent et me surprennent...* »

Ce qui implique aussi qu'il fouille ses sujets au fur et à mesure du développement de l'intrigue et non pas avant: R. J. Ellory n'écrit jamais « sur », il écrit. Et vite. Sans ratures ou presque. Quand il a terminé, il laisse reposer le tout une semaine avant de le relire puis de découper les fils qui dépassent et de réajuster les faits à la lumière de la conclusion du récit.

Le romancier donne l'exemple d'un livre électronique terminé il y a peu de temps, une histoire en trois chapitres, *Three Days in Chicagoland*, où chacune des parties raconte un angle différent d'une même affaire. C'est en approfondissant le personnage d'un frère dont la sœur vient d'être assassinée qu'il a eu l'idée de raconter ensuite l'histoire du policier qui a mené l'enquête, puis celle du tueur... le tout

dans le Chicago des années 1920 avec tout ce que cela laisse supposer... et qui s'est mis à prendre beaucoup de place à mesure que le livre avançait. CQFD.

Une passion

Quand on lui fait remarquer qu'il écrit toujours sur l'Amérique et que ses lecteurs le prennent probablement pour un Américain, Ellory s'esclaffe. « *On me dit souvent que je m'attaque à des icônes de la culture américaine: la mafia, les services secrets, la police, les institutions politiques... C'est vrai. Je suis fasciné par toutes les formes de démesure qui s'affichent partout aux États-Unis et, comme je lis très peu de fiction, je lis par contre voracement tout ce que je peux trouver quand je travaille sur un livre. Disons que l'Amérique m'inspire. Beaucoup plus que l'Angleterre, où j'ai l'impression que tout est déjà dit...* »

VOIR PAGE F 2: ELLORY

La vie énigmatique d'un médecin pas comme les autres...

James Miranda Barry fut médecin militaire, chirurgien avant-gardiste, inspecteur général des hôpitaux des colonies britanniques dont le Canada et... l'un des plus grands imposteurs de tous les temps.

Sylvie Ouellette a trouvé bizarre que ce personnage déterminé, dont les réformes avaient sauvé des milliers de vies, ait été inhumé en 1865 dans un coin reculé d'un cimetière londonien. Elle a voulu savoir pourquoi...

Le Secret du docteur Barry

Un roman-vérité qui épouse toutes les couleurs de la passion.

464 pages / 26,95 \$

Cet ouvrage est aussi disponible en version numérique.



LES ÉDITIONS JCL

www.jcl.qc.ca



Conseil des Arts du Canada



Québec



Patrimoine canadien



LIVRES

Grand Prix du livre de Sherbrooke

Le Grand Prix du livre 2012 de la Ville de Sherbrooke a été remis cette semaine, pour le volet littéraire, à Louis Hamelin pour *La Constellation du lynx* (Boréal) et à Jacques Beaudry pour son essai intitulé *Le tombeau de Carlo Michelstaedter* (Liber). Dans son discours de réception, Beaudry a rappelé que ce ne sont pas «des livres primés qui nous permettent de mesurer à quel degré notre communauté est réellement civilisée, mais plutôt ces bêtises à la limite du possible que sont la proposition de notre sénateur de fournir une corde à des prisonniers dans l'espoir qu'ils se pendent volontiers ou les blagues de notre

premier ministre divertissant un parterre de gens d'affaires pendant qu'une crise mine la jeunesse et la société dont on croyait pourtant qu'il avait la haute responsabilité». Déjà auteur de plusieurs essais, notamment consacré à Saint-Denys Garneau, à Cesare Pavese et à Hubert Aquin, le professeur de littérature à l'Université de Sherbrooke a souligné que Carlo Michelstaedter, philosophe et dessinateur italien mort en 1910, «nous a mis en garde contre un monde organisé de manière à nous faire perdre la force de prendre la vraie mesure des choses et le courage de résister». À cet égard, conclut Jacques Beaudry, «le mouvement étudiant nous les a redonnés. Cela mérite, à mes yeux, d'être souligné». — *Le Devoir*

Un salon du livre anarchiste

C'est un événement annuel : les éditeurs, les militants et les nombreux curieux qui ont de la sympathie pour l'ordre moins le pouvoir se retrouvent cette fin de semaine, les 19 et 20 mai, de 10h à 17h, au Salon du livre anarchiste de Montréal. Ce salon propose le travail de plusieurs éditeurs et diffuseurs, des projections de films et aussi des ateliers. Cette foire du livre

militant se déroule toute la fin de semaine dans deux bâtiments situés l'un en face de l'autre autour du parc Vinet, soit au Centre d'éducation populaire de la Petite-Bourgogne et de Saint-Henri (CEDA), au 2515 de la rue Delisle, et au Centre culturel Georges-Vanier (CCGV), au 2450 de la rue Workman. Près du métro Lionel-Groulx. L'entrée libre. Un service de garde est disponible. Tous les accès sont accessibles aux handicapés. *salon anarchiste.ca*. — *Le Devoir*

Compressions dans les bibliothèques

Richard Bégin, président de la Fédération Histoire Québec, a protesté lundi 7 mai auprès du ministre du Patrimoine, James Moore, au sujet de l'abolition du programme national de développement des archives et des coupes annoncées dans les services de Bibliothèque et Archives nationales du Canada. «Les archives sont les piliers du patrimoine canadien. Les documents d'archives soutiennent la recherche effectuée par tous les chercheurs, dans des domaines

aussi variés que l'édition, les sciences, le développement technologique, l'histoire, l'ethnologie, les langues, les ethnies, la culture, etc.» En abolissant les programmes de soutien aux bibliothèques et aux archives, l'organisme qui regroupe 250 groupes liés à l'histoire estime que le gouvernement actuel détruit la capacité de ces organismes à servir les Canadiens. Richard Bégin se demande en plus comment Bibliothèque et Archives Canada pourra remplir son mandat si elle doit réduire son personnel de 20%, soit l'équivalent de 500 emplois. — *Le Devoir*

Chahut autour de la New York Public Library

Mario Vargas Llosa, Salman Rushdie, Art Spiegelman et 697 signataires ont pris la plume pour dénoncer le projet de réaménagement de la New York Public Library (NYPL). Un chantier de 388 millions \$US, confié au cabinet Norman Foster. Point phare : la *circulating library*, un espace permettant de vendre et de louer des ouvrages. Deux bâtiments doivent aussi être vendus, et leur 1,5 million de livres déplacés dans

le New Jersey. Anthony Marx, le directeur de la bibliothèque, présente l'opération comme «un investissement pour la recherche» et une volonté de «démocratisation». «Il semble qu'il y ait malentendu sur le sens du mot démocratisation», ont ironisé les signataires. «Plus d'espace et un café n'amélioreront pas une institution déjà démocratique... La NYPL perdra son statut de première institution pour la recherche [...] pour devenir un lieu social bruyant.» Eux proposent de rénover l'aile Manhattan, rongée par l'humidité et exposée aux risques d'incendies. — *Libération*

LITRES FRANCOPHONES

Des enfants de l'indépendance

LISE GAUVIN

Elle s'appelle Pélagie, non pas, comme celle d'Antoine Maillet, occupée à regagner sa terre natale, mais à réaliser les espoirs qu'avait fait naître en elle un professeur de lycée répondant au nom de Franceschini, un Africain à peau blanche — un quarteron — que l'on prenait pour un Européen. Pélagie et son amie Kimia sont toutes deux des enfants dipanda, c'est-à-dire des enfants de l'indépendance. Elles avaient célébré ensemble ce jour du 10 août 1960 et partagé les réjouissances qui avaient suivi le discours d'André Malraux précisant qu'il ne s'agissait pas d'un transfert d'institutions mais plutôt d'un «transfert de destins». Sur cette toile de fond historique, le romancier d'origine congolaise Henri Lopes tisse un chassé-croisé amoureux inspiré par les bouleversements de son époque. À partir de la vie du quartier Poto-Poto de Brazzaville, il décrit les petits et grands événements qui forment les existences.

Bouleversements individuels autant que collectifs : alors que les régimes politiques se succèdent, certains jeunes gens obtiennent des bourses pour aller étudier à l'étranger du pays et en reviennent profondément chan-



gés. Ou n'en reviennent pas, choisissant de s'établir dans le pays d'accueil. Ce désir d'aïeux avait été entretenu, dans le roman de Lopes, par un maître aux qualités pédagogiques exceptionnelles qui avait éveillé la curiosité de ses élèves en leur donnant à lire les textes de Camus, de Césaire, de Roumain et de Deleuze. Ce Franceschini — car c'est bien de lui qu'il s'agit — avait même osé remplacer le mot Juif par celui de Noir dans un extrait du *Marchand de Venise* de Shakespeare. Qui, de Pélagie ou de Kimia, toutes deux admiratrices de leur maître, saura attirer son attention et ses faveurs? Telle est l'intrigue autour de laquelle s'élabore le roman et qui tient le lecteur en haleine jusqu'à la fin du récit.

La narratrice du roman est Kimia, devenue professeure de lettres en Louisiane après avoir obtenu une bourse d'études pour les États-Unis. Kimia est aussi écrivaine et, à ce titre, se propose d'écrire *Une éducation sentimentale* à l'afrique, ou plus exactement un «roman en langue avec des mots français». Elle se demandait «s'il ne convenait pas de cultiver les congolismes, afin d'avoir une écriture marquée de l'oralité, comme le préconisaient de nombreux critiques». Remarque ironique qui souligne la pratique récente mise en avant par certains romanciers francophones et le risque de facilité qui en résulte. D'autres allusions malicieuses sont faites au «tout petit monde» des universitaires et à l'intitulé de certains colloques où les écrivains sont appelés à commenter des sujets aussi vastes que «le rôle de la littérature dans le développement des nations». Quant à la désignation d'écrivaine, adoptée par Kimia à la façon québécoise, elle est aussitôt accompagnée d'une réaction négative de son interlocuteur : «Et comment appelez-vous les souris et les autruches mâles?» Réaction que plusieurs d'entre nous connaissent bien pour l'avoir déjà entendue de la part des hexagonaux. Et le romancier de se permettre à l'occasion

quelques mises en évidence des différents usages verbaux, aussi bien en Afrique qu'ailleurs dans la francophonie. Ainsi du mot «problème» remplacé par celui de «souci» dans le vocabulaire des Parisiens, emploi qualifié comme un effet de mode. Le plaisir de la lecture vient autant de ces apartés que de la trame principale du roman.

A son amie Kimia qui dit qu'elle a besoin de Poto-Poto pour écrire, Pélagie répond : «Pour devenir écrivain congolais, pas besoin d'habiter le Congo, pourvu que le Congo t'habite.» Tel est le cas d'Henri Lopes, qui n'a cessé, à travers tous ses romans, de faire vivre le territoire de son enfance, ce Brazzaville qu'il n'a jamais vraiment quitté et qui lui a fourni un point d'observation privilégié sur l'ensemble des espaces qu'il a traversés. Sa narratrice parcourt le monde avec un étonnement médusé qui n'est pas sans rappeler les questions de l'enfance auxquelles les réponses tardent à venir.

Collaboratrice
Le Devoir

LES ENFANTS DE POTO-POTO

Henri Lopes
Gallimard, «Continents noirs»
Paris, 2012, 265 pages

Littérature plombée en Argentine

Des livres sont bloqués à la douane pour raison de santé publique

LOUISE BASTARD
DE CRISNAY

«Moins de 0,006% de plomb pour 100 grammes de masse volatile.» Cette mystérieuse mesure de précaution industrielle imposée par l'Argentine n'intéresserait personne si elle ne s'appliquait étrangement aux livres, aux journaux, aux cartes postales ou aux chèques. Le gouvernement de Cristina Fernández de Kirchner a récemment jugé que tout produit imprimé sur papier ou carton dépassant ce quota de plomb devrait désormais être refusé à la douane, santé publique oblige.

Protectionnisme

C'est peu de dire que les lecteurs du reste de la planète doivent être sérieusement intoxiqués. À l'annonce de cette décision, les réseaux sociaux

argentins ont été envahis de posts déplorant ce qu'ils dénoncent comme une manœuvre. La polémique, lancée juste avant l'ouverture du Salon du livre de Buenos Aires, est restée au centre des débats durant toute la durée de la manifestation. L'argument invoqué par le secrétariat du Commerce intérieur n'a-t-il pas en effet pour but de légitimer une énième mesure protectionniste récemment adoptée (il y en a eu pas moins de 191 en 2011), qui avait déjà provoqué un tollé général?

Comme 78% des livres vendus en Argentine sont issus de l'importation, l'idée est de limiter celle-ci au maximum pour encourager la filière de l'édition nationale et, notamment, l'industrie de l'imprimerie. Chaque importateur doit donc remplir une fiche détaillée de son achat, les autorités se ré-

servant un délai de dix jours pour donner leur accord après examen.

Des milliers de livres ayant été refoulés à la frontière, une pénurie s'est fait peu à peu sentir, certains titres, parfois de grands classiques, devenant introuvables. Les Argentins opposés à cette politique ont immédiatement évoqué le péril d'une forme de censure déguisée.

Ce n'est pas l'avis d'Alexandre de Nuñez, fondateur à Paris de la librairie El Salón del libro, spécialisée dans la littérature hispano-américaine. Même s'il dénonce les mesures du gouvernement, ce serait à son sens un amalgame que de les associer à une volonté de censure.

Lassitude

Selon lui, le problème est plutôt que le monopole des

grands groupes espagnols (qui ont racheté une très grande partie des maisons d'édition argentines) est devenu étouffant, d'un point de vue économique et culturel. Les livres exportés étant traduits et édités en Espagne, les Argentins ne peuvent souvent pas lire de traductions dans l'espagnol d'Argentine.

Jorge Fondeviller, écrivain et traducteur argentin, déplore aussi le fait qu'un livre d'un auteur argentin édité par une filiale espagnole ne soit jamais diffusé ailleurs que dans son propre pays, règle qui ne s'appliquerait pas aux auteurs espagnols. Enfin, les Argentins seraient las de voir arriver dans leurs librairies ce qu'ils appellent «le débarras espagnol», c'est-à-dire l'exportation des invendus en Espagne.

Libération

ELLORY

SUITE DE LA PAGE F 1

— il est marié et père d'un ado de 15 ans —, n'a pourtant pas toujours eu la vie facile. Orphelin dès l'âge de neuf ans, il cherche rapidement à donner forme à l'énergie qui le consume presque. Il s'active beaucoup, fait de la musique, beaucoup de plein air, et se fait même pincer pour braconnage. Puis, presque par hasard, il suit un cours de création littéraire et se met à écrire en 1987 : il a à peine 22 ans.

«J'aime écrire, c'est un besoin, une passion; si vous le demandez, je

dirai que je pense que la création est l'avenir du monde», ajoute-t-il en souriant. Comme s'il se moquait de lui-même et sur un ton oscillant entre la pudeur et la confiance, il raconte avoir écrit 22 histoires qui dorment dans des cartons dans son grenier et qu'il a aussi reçu des centaines de lettres d'éditeurs expliquant pourquoi ils ne pouvaient pas publier ses histoires, trop dures pour un public cherchant d'abord à se distraire et

à oublier le monde ambiant... Il a donc mis l'écriture de côté, fait de la sculpture, puis insisté encore plus sur les cordes de sa guitare... avant de s'y remettre et de publier enfin son premier livre en anglais, *Candlemoth*, en 2003.

Aujourd'hui, R. J. Ellory a accéléré le rythme et publié un livre par année : on trouve maintenant neuf de ses histoires sur les rayons des librairies anglophones, alors que seulement quatre sont disponibles en français. Ses ouvrages sont traduits en 26 langues différentes.

Au festival Printemps meurtriers de Knowlton, l'écrivain donnera une «conférence intime» samedi à 13h au théâtre Lac-Brome, avant de participer à 15h30 à une table ronde internationale avec Chrystine Brouillet et Martin Winckler sur le thème «Mourir ici et ailleurs». La vie n'est finalement pas si moche, malgré tout ce qui se passe autour...

Le Devoir

1965 Naissance à Birmingham, au Royaume-Uni.
2001 Il revient à l'écriture après 22 manuscrits refusés et huit ans de dormance.
2003 Un premier roman, *Candlemoth* (non disponible en français), est publié en Angleterre.
2008 Première publication en français : *Seul, le silence*, chez Sonatine.
2010 Il reçoit le Prix des libraires pour *Vendetta* (Sonatine).

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

Depuis 1985, XYZ. La revue de la nouvelle offre à ses lecteurs des textes inédits de nouvelliers reconnus ou des plus prometteurs.

Abonnez-vous et recevez en prime (valeur de 23 \$)

Nuages, recueil de nouvelles de Pierre Karch.



1 an/4 numéros (ttc)
INDIVIDU INSTITUTION
Canada 30 \$ Canada 40 \$
2 ans/8 numéros (ttc)
INDIVIDU INSTITUTION
Canada 55 \$ Canada 75 \$
3 ans/12 numéros (ttc)
INDIVIDU INSTITUTION
Canada 75 \$ Canada 105 \$

Cri

Du cœur, de la conscience, de la chair
INTERTEXTE : Jolis deuil de Roch Carrier.
Le spectacle d'un monde renversant

le bref et
le long

110

ÉTE 2012

Visitez notre site Internet :
www.xyzrevue.com

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom _____
Adresse _____
Ville _____
Code postal _____ Téléphone _____
Courriel _____
Ci-joint Chèque Visa MasterCard
N° _____ Expire le _____
Signature _____ Date _____

RETOURNER À : XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE

11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6
Téléphone : 514.523.77.72 • Télécopieur : 514.523.77.33
Courriel : info@xyzrevue.com • Site Internet : www.xyzrevue.com

vib éditeur
Une société de Québec Média
éditionsvib.com

LITTÉRATURE

Faire une Janette de moi-même ?



DANIELLE LAURIN

Elle écrit comme elle parle, sans s'enfermer dans les fleurs du tapis. Sans effets de manche, sans chercher à faire joli. Son principal souci : « raconter des histoires qui peuvent servir ». Tel qu'elle l'indique à la fin de son roman, dans les remerciements.

Elle ajoute, à l'intention de ses lectrices et lecteurs : « C'est pour vous que j'écris, pour partager avec vous ce que j'ai appris tout au long de ma vie. Pour redonner un peu de ce que je reçois de vous : amour et encouragement. »

Je parle de Janette Bertrand, bien sûr. Qui d'autre ? Janette Bertrand, qui, à 87 ans, publie son troisième roman, *Lit double*. Qui continue, en quelque sorte, qui poursuit autrement la mission qu'elle s'était donnée pendant tant d'années à la télé.

Ce n'était pas une lubie, un rêve passager. Trois romans en cinq ans. Avec, toujours, cette écriture au service de l'efficacité, du message à passer. C'est son choix, son parti pris. Sa nature même, sans doute.

Mais étrangement, à travers ce qui se donne comme un refus du style, Janette Bertrand en est venue à créer son propre style de romancière. Elle

l'a peaufiné, sans en avoir l'air. Qui a dit que la simplicité était facile à acquérir dans l'écriture romanesque, dans l'écriture tout court ?

Simplicité apparente, bien sûr. Parce que, derrière, la construction de *Lit double* est complexe. Solide. Moins complexe que dans ses deux romans précédents, et c'est tant mieux. Plus solide, aussi. Davantage au service du propos. De la limpidité, de la fluidité.

Elle réussit à mettre cinq couples en scène. De différents milieux, d'âges divers. Qu'on entend penser, parler, qu'on voit s'aimer et s'entredéchirer, tour à tour. Et ça coule. Question de rythme.

Elle ne les lâche pas. Elle leur fait vivre toutes sortes de situations. Elle les tient, jusqu'à la fin. Les suit, jusque dans leurs derniers retranchements.

Elle nous les montre pathétiques, parfois. Pétris de contradictions. Elle nous les montre au lit, souvent. En train de s'envoyer en l'air. Et après.

Comme si on y était.

Dix personnages prennent vie, avec chacun son passé, ses frustrations, ses aspirations, ses secrets. Au centre, celle qui sert de pivot à l'histoire finalement : Clara, 71 ans.

Clara est productrice de légumes bio dans une petite ferme à une centaine de kilomètres de Montréal. Elle est la confidente, la conseillère de tous les autres, autour. Sauf de son mari. Fermé comme une huître, celui-là.



REMY BOILY

Janette Bertrand, 87 ans, publie *Lit double*, son troisième roman en cinq ans.

Elle a beau l'aimer, il la déstabilise par son refus de parler. Il l'enrage, à la longue. « J'ai tant d'assurance quand il s'agit des autres couples et tant d'hésitations quand il s'agit de mien », confie-t-elle à son journal intime, dans sa « cachette » d'écriture.

Clara et son mari en sont à un moment crucial de leur vie de couple, après 50 ans de mariage. Ils ne sont pas les seuls. Les quatre autres couples sont aussi en crise. C'est le fondement même du roman.

Comment sortir de la crise amoureuse ? Comment s'aimer encore, s'aimer longtemps ? Janette Bertrand, derrière, tire les ficelles. Elle donne des conseils, passe ses messages. Et prodigue des encouragements. Pleine de bienveillance, d'amour. Voilà.

La démarche a le mérite d'être claire. Trop claire ? Parfois. Parfois, on sent que c'est un peu trop appuyé, souligné au crayon gras. On n'en demandait pas tant, on

avait compris.

Ce qui n'empêche pas de se laisser prendre au jeu. Et de tourner les pages, avidement. Pourquoi ? Parce que c'est le plaisir de lire qui prend le dessus. Plaisir coupable ?

On peut critiquer son insistance à se faire comprendre, son côté je-vais-vous-dire-comment-faire, plein de bonne volonté, de gros bon sens, mais si Janette Bertrand sait une chose, c'est bien comment raconter une histoire. Avec du piquant.

Des détails savoureux, des retournements.

Quand ça devient trop lourd, trop dramatique, tragique, l'humour se pointe. Il y a des exagérations, bien sûr. Ça fait partie du jeu. Il y a des scènes comiques, mémorables. Celle du Viagra, entre autres.

Pas de tabou, surtout. C'est sa recette depuis toujours, à Janette. Et ça marche. Toutes les considérations sur le couple, petit à petit, font leur chemin. Et nous renvoient, forcément, à nous-mêmes. A nos propres questionnements. Qu'on le veuille ou non.

Ça pourrait sembler anodin. Ça pourrait paraître surfait. Mais qui ne s'est pas déjà questionné là-dessus ? Sur l'amour, et le sexe, le désir ? Sur la passion versus l'amour. Sur le désir d'enfant ? Sur l'amour de l'enfant versus l'amour du conjoint ? Sur l'avortement ? Sur la nécessité d'une chambre à soi, d'un jardin secret ?

Qui ne s'est jamais senti brimé, étouffé dans le couple ? Qui n'a pas eu peur de reproduire un modèle pourtant rejeté avec force ? Qui n'a pas déjà eu peur de se faire larguer ?

Sans compter tous les sujets connexes abordés dans *Lit double*. L'homophobie. Le racisme. Le machisme. Dans ce qu'ils comportent de plus pernicieux, au quotidien.

Je ne veux pas faire une Janette de moi-même ; de toute façon, je n'y arriverais pas. Mais c'est à ça que sert effectivement ce roman. À se questionner sur tout ça. À se regarder aller.

LIT DOUBLE

Janette Bertrand
Libre Expression
Montréal, 2012, 320 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Pays du diable, don de Dieu

CHRISTIAN DESMEULES

Née au début du xx^e siècle dans un petit village accroché aux flancs sablonneux du fleuve près de Saint-Siméon, dans Charlevoix, une narratrice se prête à l'exercice de l'autobiographie.

C'est au cœur de ce « pays du huitième jour », terre ingrate mais magnifique, qu'Alain Ulysse Tremblay pose l'histoire de son dernier roman, *Les fruits sauvages du huitième jour*, chronique minutieuse d'une longue vie de femme. Presque simultanément, l'écrivain, né en 1954 à Saint-Siméon, accouchait de *Noir Kassad*, septième et avant-dernier volet de la série d'anticipation *Élise* (Coups de tête).

Les détails de cette vie à hauteur d'homme abondent, sentent bon le réel. Pour Gabrielle, l'enfance prend un peu fin avec un déménagement vers Chicoutimi, « tournant le dos au Saint-Laurent et à son immense respiration ». Plus tard, parcours normal, c'est un quotidien de femme au foyer qui l'attendra, enterrée un peu malgré elle dans les hauteurs de Grand-Fonds de la rivière Malbaie par un homme au « passé d'aventurier » doté d'une réputation de tueur d'ours, « capable de briser un tremble à mains nues et de soulever un cheval ».

De retour à Saint-Siméon (autrefois appelé Port-aux-Femmes), le couple bien soudé finira par adopter un enfant, avant d'être un peu happé, mais sans jamais être ébranlé, par la Crise, les hivers solitaires, les ragots désobligeants des villageois. Sans oublier les rituels rigides du catholicisme, l'autre grande force, avec le fleuve, qui guidait ces milliers d'existences.

Et puis le paysage : « Rien n'est plus beau que le village de Saint-Siméon qui serpente dans les plateaux doux jusqu'à la plage de sable blond. Et



quand le soleil s'y couche, tombant derrière la montagne, le village, même assombri et replié comme dans un giron, brille d'une lumière argentée et intemporelle dispensée par le splendide miroir du fleuve. »

Écrit sur une période de vingt ans, *Les fruits sauvages du huitième jour*, qui se fonde sur des faits réels, est une traversée du siècle sans aucune longueur. Un hommage bien senti à ce pays sans pareil et aux gens « ordinaires » qui s'y sont fait une place — avec une pensée respectueuse aussi pour les Amérindiens qui les ont accueillis.

Roman historique, roman dense, *Les fruits sauvages du huitième jour* devrait être une lecture obligée pour tous les amoureux de Charlevoix (et ils sont nombreux), qui ne pourront qu'être d'accord avec les mots de son héroïne : « C'était peut-être le pays du Diable, mais, Dieu qu'il était beau. »

LES FRUITS SAUVAGES DU HUITIÈME JOUR
Alain Ulysse Tremblay
Les 400 Coups
Montréal, 2012, 382 pages

« Rien n'est plus beau que le village de Saint-Siméon qui serpente dans les plateaux doux jusqu'à la plage de sable blond. Et quand le soleil s'y couche, tombant derrière la montagne, le village, même assombri et replié comme dans un giron, brille d'une lumière argentée et intemporelle dispensée par le splendide miroir du fleuve. »

Alain Ulysse Tremblay, *Les fruits sauvages du huitième jour*

Décès de Dominique Rollin

L'écrivaine, critique littéraire et illustratrice Dominique Rollin est morte à son domicile parisien mardi dernier. Elle laisse une œuvre où s'enlacent le rêve et l'introspection, dans une critique impitoyable d'elle-même, de ses proches et de ceux qui se repaissent de leur propre malheur. Si elle n'a jamais



Dominique Rollin

conquis le grand public, ses romans étaient encensés par des grands tels que Camus, Cocteau et Jacob. Le souffle (Seuil) lui a valu le prix Femina en 1952. Née à Bruxelles le 22 mai 1913, elle souffre de débuts littéraires houleux et brûle le manuscrit de son premier roman en 1939. Sa vie amoureuse n'est pas moins mouvementée : après s'être divorcée d'un alcoolique violent, elle rencontre en 1946 son futur mari, le sculpteur Bernard Milleret, qui meurt 11 ans plus tard. À 45 ans, elle devient l'amante secrète de l'écrivain Philippe Sollers, alors tout juste âgé de 22 ans. Si elle n'a jamais été louée pour une prose innovatrice, elle est renvoyée

du jury du prix Femina en 1965 pour l'avoir dénoncé comme une institution vieillie et imperméable à la vague du Nouveau Roman. La contribution de Rollin est reconnue par l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, qui l'intronise en 1989. Celle

qui refusait de voir la mort comme une nécessité, et qui s'était juré de survivre à l'avènement du deuxième millénaire, provoque un sur-saut médiatique lorsqu'elle dévoile, au tournant de l'an 2000, sa liaison avec Sollers sur un plateau de télévision français. — *Le Devoir*

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 7 au 13 mai 2012

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENT	NB DE SEMAINES
Romans québécois			
1	Au bord de la rivière • Tome 3 Xavier	Michel David/Hurtubise	1/3
2	Lit double	Janette Bertrand/Libre Expression	4/3
3	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 5 Abussos	Anne Robillard/Wellan	2/3
4	Mémoires d'un quartier • Tome 11 Bernadette, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	3/5
5	Volte-face et malaises	Rafaelle Germain/Libre Expression	5/8
6	Félicité • Tome 2 La grande ville	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	6/6
7	L'Anglais	Denise Bombardier/Robert Laffont	7/7
8	Gaby Bernier • Tome 1 1909-1927	Pauline Gill/Québec Amérique	8/8
9	Petaks' pub	Arlette Cousture/Libre Expression	9/16
10	Au bord de la rivière • Tome 2 Camille	Michel David/Hurtubise	10/2
Romans étrangers			
1	7 ans après...	Guillaume Musso/XO	1/5
2	Si c'était à refaire	Marc Levy/Robert Laffont	2/3
3	Les dix enfants que madame Ming n'a jamais eus	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	4/3
4	L'œil du léopard	Henning Mankell/Seuil	-/1
5	La liste de mes envies	Grégoire Delacourt/Lattès	3/3
6	Nuit noire, étoiles mortes	Stephen King/Albin Michel	6/7
7	Volte-face	Michael Connelly/Calmann-Lévy	-/1
8	Froid d'enfer	Richard Castle/City	8/11
9	Private Londres	James Patterson Mark Sullivan/Archipel	5/3
10	Les kumères de septembre	Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont	7/5
Essais québécois			
1	La soif de bonheur	Collectif/Bayard	1/2
2	Desmarais. La Dépossession tranquille	Richard Le Hir/Michel Brûlé	2/5
3	L'état du Québec 2012	Collectif/Boréal	6/2
4	Québécois 101. Notre portrait en 25 traits	Pierre Côté/Québec Amérique	-/1
5	Un gouvernement de trop	Stéphane Gobeil/VLB	-/1
6	C'était au temps des mammoths laineux	Serge Bouchard/Boréal	3/14
7	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Laferrière/Boréal	5/23
8	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lisée/Albin Stanké	4/16
9	Les autochtones ne sont pas des pandas	Réjean Morissette/Hurtubise	-/1
10	L'état contre les jeunes. Comment les baby-boomers...	Éric Duhaime/VLB	8/16
Essais étrangers			
1	Destruction massive. Géopolitique de la faim	Jean Ziegler/Seuil	1/6
2	L'empire de l'illusion	Chris Hedge/Lux	2/6
3	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux	4/27
4	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal	8/15
5	Indignez-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène	5/13
6	Faut-il manger les animaux ?	Jonathan Safran Foer/Points	-/1
7	Entre Québec et Canada. Le dilemme des écrivains français	Gérard Fabre/VLB	-/1
8	Humain. Une enquête philosophique sur ses révolutions...	Monique Aïdan Roger-Pol Droit/Flammarion	10/3
9	Contre la pensée unique	Claude Hagège/Odile Jacob	-/1
10	Vieilles d'Entretiens avec Edouard de Hannezel et Patrice von Eysel	Stéphane Hessel/Carmet Nord	3/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisses de 177 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier du Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION



Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue Internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Livres anciens avant 1800

Americana et Canadiana :

- Relations des Jésuites, Relations de voyages...
- Incunables québécois, Patriotes, Riel...

Reliures d'art anciennes et modernes

Fonds universitaires :

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines

• Pléiade

Livres d'art et livres d'artiste

Refus Global, Le Vierge incendié

Expertise de documents et d'archives

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

LITTÉRATURE

Joyce Carol Oates ne suggère pas, elle décrit. Elle ne répugne surtout pas à se servir des épithètes. Tout lui est bon pour créer une atmosphère



KENZO TRIBOUILLARD AGENCE FRANCE-PRESSE

Joyce Carol Oates fait partie de ces écrivains qui pourraient s'inspirer du moindre fait divers pour produire une nouvelle ou un roman.

Que vous ai-je raconté?
Correspondance 1990-2000
Geneviève Amyot – Jean Désy

AU CLAIR DE LA NUIT
CORINNE BAYLE

LES DAMNÉS INFLATIONNISTES
JUDY QUINN

LA TERRE ANCESTRALE
NICOLE RICHARD

Que vous ai-je raconté? Correspondance 1990-2000, **Geneviève Amyot – Jean Désy**
Au clair de la nuit, **Corinne Bayle**
Les damnés inflationnistes, **Judy Quinn**
La terre ancestrale, **Nicole Richard**

Éditions du **Noroît** Nouveautés www.lenoroit.com

lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

REVUE fondée en 1976

Depuis 35 ans nous couvrons la LITTÉRATURE québécoise!

Roman Traduction POLAR RECIT Nouvelle POÉSIE Études littéraires CONTE Actualité

Abonnement papier et électronique:
www.lettresquebecoises.qc.ca
Suivez-nous sur Facebook

Organisé par l'Association des libraires du Québec

PRIX des LIBRAIRES du Québec 2012 LAURÉATS

CATÉGORIE ROMAN QUÉBÉCOIS

CATÉGORIE ROMAN HORS QUÉBEC

SAMUEL ARCHIBALD
ARVIDA

Delphine de Vigan
Rien ne s'oppose à la nuit

WWW.PRIXDESLIBRAIRES.QC.CA

Nouvelles inquiétantes

GILLES ARCHAMBAULT

Dans l'œuvre abondante de Joyce Carol Oates, on trouve à peu près de tout. Elle fait partie de ces écrivains qui pourraient s'inspirer du moindre fait divers pour produire une nouvelle ou un roman. Elle a l'aisance des élèves doués et l'enthousiasme de ceux qui répugnent à trier. Elle préfère laisser libre cours à l'inspiration. Même le livre que lui a inspiré la mort de son mari, *J'ai réussi à rester en vie*, paru il y a peu, ne nous faisait grâce d'aucun détail, courriels sans nombre reproduits, redites, redondances. Dans ce moment pénible de sa vie, l'auteur n'oubliait pas de se comporter en femme de lettres.

Les nouvelles que l'on retrouve dans *Le musée du Dr Moses* se lisent d'un trait. De la vision trouble du monde qui nous est donné, on retiendra surtout l'habileté de l'auteure à situer un décor et à créer des personnages. Peu des dix nouvelles du recueil n'auraient pu être développées en roman. Joyce Carol Oates, en tout cas, les attaque à la façon d'une romancière. Elle ne suggère pas, elle décrit. Elle ne répugne surtout pas à se servir des épithètes. Tout lui est bon pour créer une atmosphère.

La nouvelle-titre est exemplaire de la manière de l'auteure. La narratrice décide de revoir sa mère après une longue brouille. Cette dernière a décidé, après des années de veuvage, d'épouser un certain Dr Moses. L'homme, tout vieillard qu'il est, exerce sur sa femme une influence maléfique. Ce n'est qu'après une nuit d'appréhensions que la narratrice réussira à convaincre sa mère de quitter cet inquiétant compagnon qui a transformé une partie de sa maison en un musée consacré à la mort et qui a pratiqué sur sa compagne des opérations pour le moins saugrenues.

Dans *Fauve*, des parents s'aperçoivent, horrifiés, que leur fils jusque-là d'un calme exemplaire, d'un naturel presque lymphatique, se transforme en une bête assoiffée de sang. «[...] et Derek courrait, ramassé sur lui-même comme un animal sauvage qui connaît le terrain, et ils couraient derrière lui, déjà essoufflés, haletants, car ils avaient plus de

quarante ans, un âge trop avancé pour des parents, c'était leur punition d'avoir osé donner la vie, une vie brute qu'il ne leur appartenait pas de protéger. Derek! Derek, criaient-ils, mais le vent de Mars moquerait emportait leur cri.»

Pas besoin d'être un adepte de la boxe pour prendre de l'intérêt à la lecture de *L'homme qui a combattu Roland LaStarza*. D'entrée, le lecteur est prévenu. «*Cette histoire n'est pas jolie, et pas seulement parce qu'elle parle de boxe. D'une certaine façon, la boxe n'est qu'accessoire. Le vrai sujet, c'est la trahison.*» La narratrice ne nous apprendra qu'à la fin que le boxeur ne s'est pas suicidé mais que la petite pègre la plutôt assassiné. Elle s'estime trahie parce qu'on lui a longtemps caché la vérité.

À-t-on raison d'évoquer en quatrième de couverture les figures d'Hemingway et d'Edgar Allan Poe? Probablement pas. La maestria véritable de Joyce Carol Oates serait, selon moi, d'un ordre plus modeste. On lui accordera toutefois une habileté manifeste à susciter des atmosphères troubles. La peur, l'étrange, le saugrenu finissent toujours par empoisonner les existences. Dans l'univers de l'auteure, le mystère n'est jamais loin. Il suffit de laisser le temps faire son œuvre.

On l'aura compris, le musée macabre de ce médecin à la retraite qu'est le Dr Moses est aussi en quelque sorte celui d'une romancière pour qui le monde est rempli d'êtres qui sont tout sauf rassurants. Pour y trouver son plaisir de lecteur, il ne faut pas craindre les émotions fortes. Qu'on les ait sous-titrées «*histoires de mystère et de suspense*», ces nouvelles, cela apparaît comme un peu insuffisant. N'aurait-il pas plutôt fallu insister sur l'aspect essentiellement inquiétant des aventures? N'étant pas éditeur, je ne peux que me poser la question.

Collaborateur
Le Devoir

LE MUSÉE DU DR MOSES

Joyce Carol Oates
Éditions Philippe Rey
Paris, 2012, 248 pages

« Mon frère me cogne à la tête »

SUZANNE GIGUÈRE

Il est des mots qui font peur parce que l'on ne sait pas exactement ce qu'ils recouvrent. Alors, on évite de les prononcer, on isole ceux qui en souffrent et ceux qui les accompagnent. *Quelque chose comme une odeur de printemps* parle de la schizophrénie. Une maladie qu'on ne voit pas venir, une maladie qui fait évidemment peur. En grec, *schizo* veut dire «couper» et *phrène*, «l'esprit». Un schizophrène est donc quelqu'un dont la pensée est coupée du réel: il peut s'imaginer des choses qui n'existent pas, comme être poursuivi par quelqu'un, n'éprouver aucune émotion dans des situations émotionnelles fortes, glisser vers l'angoisse et la dissociation de sa personnalité. Le monde ne devient à ses yeux que d'éclatants reflets insaisissables.

Josh, Philo et Béate habitent à Hull avec leurs parents. Béate, la première, repère les signes avant-coureurs de la maladie. «*Hier, mon frère s'est promené avec un chaudron sur la tête et une poêle dans les mains toute la journée.*» Josh, 17 ans, toujours aux aguets, se dit traqué, n'ose pas ouvrir la bouche parce qu'il craint d'être sur écoute. Il passe des heures devant son aquarium à dialoguer avec les poissons. À l'animalerie, il croit que le chien lui jappe des insultes. Josh s'imagina des choses qui n'existent pas, comme d'être poursuivi par quelqu'un. Il a des visions et des comportements agressifs. Ce couche-



mar éveillé est traversé de grandes plages de «normalité». Une souffrance qui ne dit pas son nom.

Prise entre sa sœur Philo «*la petite rationnelle*» et ses parents dévastés de l'intérieur mais qui s'obstinent à faire «*comme si de rien n'était*», Béate n'en peut plus. Elle veut sortir ses parents de leur torpeur, briser la terrible loi du silence qui emprisonne son frère au fond de sa solitude. «*Je voudrais crier pour que tout cela cesse. Je voudrais prendre Joachim par les épaules et le brasser si fort, si fort qu'il en perdrait toutes ses feuilles. Le ramener avec nous.*» Persuadée qu'il est malade, Béate veut convaincre son frère de recevoir des traitements pour stabiliser sa maladie.

La mort tragique de Josh dans un accident de la route qu'il a lui-même provoqué après un regard paniqué dans le rétroviseur — «*on est suivi*» — fige toute la famille dans une accablante tris-

tesse. Béate tente d'exorciser sa culpabilité («*sans cesse mon frère me cogne à la tête*») et de vivre. L'hiver «*aux parfums de printemps*» l'aidera-t-il à libérer tout le chagrin accumulé?

Quelque chose comme une odeur de printemps est une formidable déclaration d'amour d'une sœur à son frère. La grande force du premier roman d'Annie-Claude Thériault repose sur l'écriture, d'une finesse et d'une fraîcheur qui contrastent avec la gravité du sujet. L'auteure taille à vif dans le réel et touche au plus profond de nous. On a mal pour Béate et ses proches sans cesse confrontés à l'insupportable souffrance psychique de Josh. On comprend aussi que la schizophrénie est une pieuvre dont il faut se préserver. La frontière est complexe et délicate entre accompagner le malade tout en gardant ses distances pour ne pas sombrer avec lui. Béate vit de très près avec cette maladie et nous fait vivre son expérience avec beaucoup d'intensité. Autant dire qu'on lit cette histoire avec une impression de vertige. Voilà un roman bouleversant qui change notre regard sur cette maladie souvent méconnue.

Collaboratrice
Le Devoir

QUELQUE CHOSE COMME UNE ODEUR DE PRINTEMPS

Annie-Claude Thériault
Éditions David,
coll. «Voix narratives»
Ottawa, 2012, 176 pages

LITTÉRATURE

Le cœur nomade de Caroline Lamarche

GUYLAINE MASSOUTRE

Les secrets de l'enfance se lisent parfois au bout du monde. Un conte amérindien soutient la quête d'une vérité enfouie, tout en racontant des croyances qui perdurent dans le Mexique des Triquis.

Au début du roman *La chienne de Naha* figure un conte de la tradition orale des Triquis, un peuple amérindien du Mexique. Il y est question de Naha, un nom qu'on retrouve dans une ville nipponne et qui désigne aussi des autochtones des Territoires du Nord-Ouest, aujourd'hui disparus, ancêtres des Navajos; mais si les Triquis ont perdu le sens du mot, ils connaissent l'histoire.

Comment les humains sont-ils nés? L'homme seul constate un miracle: une femme s'occupe de sa maison en son absence. C'est en fait sa chienne, qui a posé sa peau. L'homme subtilise alors la peau de la chienne et s'empare de la femme: dès lors, la violence s'installe dans le couple, à tel point que, dans une bagarre, il la coupe en morceaux. Des enfants en jaillissent, ainsi que des êtres libres qui s'enfuient par la rivière.

Suivant ce fil conducteur, Caroline Lamarche illustre le conte cruel en enquêtant au Mexique. Elle y interroge ceux pour qui cette survie légendaire a toujours



ESTELLE MICHELS

Auteure aux éditions de Minuit et chez Gallimard, Caroline Lamarche a aussi signé des poèmes, des traductions, des textes radiophoniques, dont *La chienne de Naha*, ainsi que des nouvelles, au Serpent à plumes; elle écrit aussi des textes d'art.

du sens. Elle va y découvrir sa propre vérité.

Du conte à l'ère moderne

Reprenons le roman. Une femme et un homme viennent de rompre. En parlant de leurs souvenirs qui imposent un voyage libre et lointain, dans la langue espagnole. Voici

poindre un autre amour, relié à l'enfance, jusqu'à la fin de ce roman profond, méandreux, qui laisse monter des égarements, puis une libération de la narratrice.

Lamarche est Belge, élevée en Espagne, a étudié à Paris, a vécu au Nigeria et voyagé au Mexique. Auteure aux éditions de Minuit et chez Galli-

mard, elle a aussi signé des poèmes, des traductions, des textes radiophoniques, dont *La chienne de Naha*, ainsi que des nouvelles, au Serpent à plumes; elle écrit aussi des textes d'art. Ce rayonnement n'empêche pas la solitude des femmes d'être au cœur de son œuvre.

Ici, la narratrice se plonge

dans le territoire d'Oaxaca et de ses ethnies. La fille de sa nourrice, retrouvée après une longue séparation, et le roman violent de Malcolm Lowry *Under the Volcano* accompagnent ce voyage parmi les ombres. Un texte plus secret affleure alors, mémoire qui se reconstitue par fragments, par sollicitations, hasards et conversations innocentes.

Par petites touches, en chapitres brefs et joliment titrés, des déambulations à l'aveugle s'enchaînent: «Écrire. Comme il doit être plus simple d'orner des crânes en sucre à la chaîne, sans débauche d'idées saugrenues, selon des possibilités réduites à la surface d'ornementation, au déplacement formaté du pinceau au bout des doigts.» Suite de griseries, de visions brouillées et de réveils brutaux, les images font irruption.

Un matériau inépuisable

On comprend que le conte triqui double un roman autobiographique. L'histoire de cette femme, qui a eu deux mères dans l'enfance, consiste à retrouver la trace de Lucia, la nourrice, dans ce Mexique romanesque qui permet la quête, sous l'emblème de la fête des Morts. La narratrice raconte à quel point les morts sont proches des vivants, dans les rites villageois et sur les autels domestiques.

Un grand silence nimbe le récit d'enfance, et l'émotion

court d'une page à l'autre. Écrire, chez Lamarche, exige qu'elle s'abandonne à la vérité enfouie. La fête des Morts fait résonner l'amour perdu, l'enfant aimée disparue dans la turbulence de vivre. La fiction, transposée au Mexique, renoue avec ce qui est perdu.

Le voyage fait sentir les bleus de l'âme, les larmes, les chairs meurtries. Mais la vraie vie, passée au tamis de la fiction, se réveille pleine de colère, de rage contre l'injustice et l'effondrement. De là surgissent les bêtes, chiens et chiennes du conte qui sont nourris par les Triquis comme s'il s'agissait de leurs ancêtres.

Quant à la femme libre, elle écrit simplement, tel le balayeur à sa tâche: «Plus rien n'existe que le geste de chacun aussi solitaire que le mien. J'écris. Je cherche la phrase capable de contenir ce que je sais de l'amour, comme une coquille contient son fruit, la note parfaite sur la portée de l'existence.» Cette quête ressemble à la sève première au cœur du bois; sous l'écorce, un livre résistant, autant de cerneaux tendres alimentés par une substantifique moelle.

Collaboratrice
Le Devoir

LA CHIENNE DE NAHA
Caroline Lamarche
Gallimard
Paris, 2012, 201 pages

Un homme, un continent

NAÏM KATTAN

Les événements se suivent au Moyen-Orient à un rythme effarant. Répression en Syrie, chute de régimes et bouleversements en Tunisie, en Égypte, en Libye, au Yémen, négociations de paix israélo-palestiniennes. Les analyses et les commentaires sont multiples. Néanmoins, l'incompréhension et la confusion persistent. Peut-être la littérature est-elle plus susceptible, sinon d'expliquer, du moins de jeter une faible lueur sur des drames devenus opaques à force de complexité. Dans son roman, Dominique Eddé, auteure libanaise partageant sa vie entre Paris, Beyrouth et la Grèce, entreprend cette entreprise et la réussit. Elle a écrit un grand roman du Moyen-Orient.

Kamal Jann est un long roman d'espionnage, un thriller aux multiples péripéties et aux nombreux personnages qui défilent: un Libanais, un Palestinien, un Israélien, un Américain, un Français... D'appartenances diverses sur le plan politique, ils sont manipulés et collaborent avec les services d'espionnage de différents pays. Le lecteur est tenu en haleine. La fin du roman est magistrale: Kamal invite tous les protagonistes à un grand dîner à New York. Il les écoute parler et finit par se lever et, le ton péremptoire, il dit à tous leurs quatre vérités. Ils sont des menteurs, des personnages doubles, avides, cruels et lâches. Et cela inclut tout le monde, Orientaux comme Occidentaux. Il tire deux conclusions: il faut s'habituer au fait que les dilemmes de la région sont insolubles et il serait temps d'en révéler la nature masquée par les apparences.

Kamal, abattu, délirant, est conduit dans un établissement psychiatrique. Le spécialiste qui le soigne l'écoute et est d'accord avec son diagnostic sur l'état du monde. «Dans la mesure où la mort est une solution», dit-il calmement, *pourquoi ne pas essayer de vivre entre-temps.*» Ce sont les derniers mots du roman.

Ainsi, en dépit de sa lucidité, Dominique Eddé ne veut pas terminer son livre par un constat de désespoir. Elle l'a écrit avant les effervescences de toute la région. Son savoir est immense et sa qualité d'écrivaine lui permet de sentir ses personnages et, à travers eux, les pays dont il est question.

Collaborateur
Le Devoir

KAMAL JANN
Dominique Eddé
Albin Michel
Paris, 2012, 445 pages

le lait

C'EST MA MÈRE QUI M'A APPRIS À DIRE

MERCI

TANT DE GENS NOUS ONT AIDÉS À CETTE ÉPOQUE DIFFICILE OÙ NOUS MANQUONS DE TOUT, QUE J'AI EU L'IMPRESSION D'AVOIR PASSÉ MON ADOLESCENCE À DIRE

Merci

JE NE M'EN LASSE POURTANT JAMAIS. À VOUS JE LE DIS ICI:

MERCI

le RECONFORT

MIS EN MOTS PAR

Dany LAFERRIÈRE

LES IMPATIENTS

Cinq des plus belles plumes du Québec mettent en mots leur vision du réconfort. En échange de leur contribution, le Lait a fait un don au nom de chacun des auteurs à l'organisme Les Impatients.

lelait.com

LITTÉRATURE

Le clinquant du déclin nord-américain

MICHEL LAPIERRE

La révolte des étudiants québécois, qui pique la curiosité des médias de la planète, paraît dépasser le refus de la hausse des droits de scolarité. Société singulière, jusqu'ici un peu épargnée par « la mainmise du monde des affaires » sur les universités nord-américaines, phénomène dénoncé par le journaliste Chris Hedges dans *L'empire de l'illusion*, le Québec découvre-t-il qu'il se trouve coincé dans un cauchemar continental?

C'est la question que l'on ne manque pas de se poser en lisant l'essai de Hedges, Américain né en 1956. L'auteur aborde « la mort de la culture et le triomphe du spectacle ». En explorant l'univers médiatique états-unien, dans son registre le plus populaire, il y décèle la prépondérance de ce qu'il ne craint pas d'appeler le sadisme.

Hedges explique: « Tel un courant électrique, celui-ci alimente la télé-réalité, la ra-

dio-poubelle et la pornographie, et entretient le sentiment d'appartenance et la docilité nécessaires au bon fonctionnement de la grande entreprise. » C'est comme si la violence la plus brute, par son outrance, se hissait facilement au rang d'un spectacle convenu, infantile, pour conforter les masses dans le gréganisme, le conformisme.

L'image que Hedges donne du sadisme américain semble d'abord un fourre-tout comode. Dans la violence burlesque de la lutte professionnelle se mêlent, devant des arbitres complices, mélodrame, racisme, sexisme, victoire du pauvre mal résigné sur le riche trop sûr de lui. Et que dire, à première vue, de la porno gonzo qui, au nom des plaisirs de l'amour, mène des actrices à l'anus déchiré tout droit à la civière?

Mais si l'on examine de plus près l'Amérique du Nord ostentatoire que Hedges dépeint avec la vivacité d'un reporter chevronné, on se rend compte

« La culture de l'illusion est une forme de pensée magique grâce à laquelle des prêts hypothécaires sans valeur se transforment en richesse, la destruction de notre assise manufacturière se transforme en possibilité de croissance [...] et un État qui mène des guerres illégales et administre des colonies pénitentiaires où l'on pratique ouvertement la torture à l'étranger devient la plus grande démocratie du monde. »

Chris Hedges,
L'empire de l'illusion

qu'il n'y a rien comme le clinquant du spectacle pour exposer la vacuité de la vie universitaire du continent. « Les universités d'élite méprisent, résume l'essayiste, le travail intellectuel rigoureux, qui, par nature, se méfie de l'autorité, défend farouchement son indépendance et

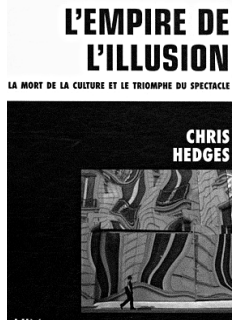
recèle un potentiel subversif. »

On comprend que des intellectuels au sens critique aiguisé, comme Noam Chomsky et Howard Zinn, aient été, pour reprendre les mots si justes de Hedges, « marginalisés, exclus des grands débats ». Devant des universités nord-américaines stérilisées par ce que l'essayiste appelle « l'anonymat de l'État-entreprise », la culture se meurt au profit de l'effet et de l'artifice.

« Plus nous nous éloignons, affirme Hedges avec pénétration, d'une culture transmise par l'écrit, tout en complexité, en nuances et en idées, pour nous réfugier dans l'univers rassurant des images, des fantasmes, des slogans, des célébrités et de la violence, plus nous risquons l'implosion. » La menace d'un abrutissement par l'idolâtrie, qui devrait mieux la pressentir que les Québécois? A cause de leur différence, un continent pèse sur eux.

Collaborateur
Le Devoir

L'EMPIRE DE L'ILLUSION
Chris Hedges
Lux
Montréal, 2012, 272 pages



Héros anciens pour jeunes lecteurs

ANNE MICHAUD

Depuis trois ans, les éditions de la Bagnole et Soulières éditeurs unissent leurs forces en publiant un ouvrage de la littérature mondiale adapté pour les jeunes lecteurs. Il y eut d'abord *Les aventures de Don Quichotte le chevalier errant* en 2010 (voir *Le Devoir*, édition du 24 avril 2010), puis *La fabuleuse odyssée d'Ulysse* en 2011; ce printemps est arrivé en librairie *Le Cid, une légende espagnole*.

Ces trois ouvrages ont d'abord été publiés en espagnol par l'auteur et professeure Rosa Navarro Duran, qui a pris soin de ramener les

textes à des proportions adaptées aux jeunes lecteurs. Dans les trois cas, les résultats sont extrêmement concluants et respectent les œuvres originales, tout en étant évidemment beaucoup plus accessibles.

Dans *La fabuleuse odyssée*, par exemple, les aventures et mésaventures d'Ulysse, les interventions de la déesse Athéna, les tribulations de son fils Télémaque ainsi que les autres éléments principaux de la légende sont racontés de manière claire et captivante. Pour sa part, *Le Cid* présente la légende espagnole dont Pierre Corneille s'est inspiré pour sa célèbre pièce du même nom: on y fait la connaissance de Rodrigo Diaz de Bivar, un petit chevalier de Castille dont le courage et le sens de l'honneur lui permirent de réaliser de véritables exploits, racontés et célébrés durant des siècles après sa mort. Dans les trois cas, les abondantes illustrations de l'artiste catalan Francesc Rovira donnent

vie aux personnages qui peuplent ces textes mythiques d'une manière très ludique, alors que les traductions en français d'Ian Ericksen sont impeccables. Ils sont vraiment très chanceux, les jeunes lecteurs québécois qui découvriront de belle façon ces œuvres légendaires et magistrales.

Collaboratrice
Le Devoir

LES AVENTURES DE DON
QUICHOTTE LE
CHEVALIER ERRANT

LA FABULEUSE ODYSSEE
D'ULYSSE

LE CID, UNE LÉGENDE
ESPAGNOLE

Textes adaptés par Rosa Navarro Duran
Traductions en français d'Ian Ericksen
Illustrations de Francesc Rovira
Éditions de la Bagnole et Soulières éditeur
Montréal, 2010, 2011 et 2012
Dès 10 ans

ROMAN JEUNESSE

Mon frère le chimpanzé

ANNE MICHAUD

Auteur de la trilogie *Silverwing*, vendue à plus d'un million d'exemplaires à travers le monde, et lauréat du Prix du Gouverneur général pour son roman *Airborn*, Kenneth Opiel fait son entrée chez Québec Amérique avec *Demi-frère*, traduction du roman *Half Brother* qui lui a valu les prix de l'Association canadienne des bibliothèques dans les catégories Children et Young Adult.

Demi-frère est de toute évidence inspiré par l'expérience scientifique qui a récemment fait l'objet d'un documentaire remarquable (*Project Nim*): dans les années 70, un jeune chimpanzé est enlevé à sa mère et élevé au sein d'une famille humaine, dans le but de lui apprendre à communiquer par le langage des signes. Pour Ben, un adolescent de 13 ans, l'arrivée d'un chimpanzé dans sa famille entraîne de multiples changements, à commencer par un déménagement à l'autre bout du pays, une nouvelle école et de nouveaux amis. Invité à prendre activement part à l'apprentissage de Zan (diminutif de Tazan), Ben s'attache à lui et en vient même à le considérer comme une sorte de demi-frère adoptif. Les liens qui se tissent entre Ben et Zan sont si forts que, lorsque l'expérience prend brutalement fin,

le garçon est prêt à tout, et même à braver la loi, pour s'assurer que le chimpanzé ne finira pas ses jours dans un laboratoire pharmaceutique.

A travers cette histoire, Kenneth Opiel pose des questions extrêmement pertinentes sur les relations entre les humains et les animaux, l'importance des liens familiaux et la capacité, ou l'incapacité, des parents et des enfants à communiquer entre eux. Et ces questions, il les pose à travers le personnage de Ben, c'est-à-dire celui d'un adolescent ordinaire (préoccupé par les filles, ses copains et l'école) qui est involontairement plongé dans une expérience qui bouleverse sa vie. Si *Demi-frère* réussit à toucher les jeunes lecteurs francophones, ce sera sûrement parce qu'ils partageront les préoccupations et les incertitudes vécues par Ben, mais aussi grâce à la très belle traduction de Lori Saint-Martin et Paul Gagné de ce roman jeunesse exceptionnel.

Collaboratrice
Le Devoir

DEMI-FRÈRE

Kenneth Opiel
Traduction en français de
Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Québec Amérique,
coll. « Tous continents »
Montréal, 2012
12 ans et plus

POÉSIE

Les clowns tristes

HUGUES CORRIVEAU

L'humour et la poésie: allégiques s'abstenir. *L'âme inconsciente du pétoncle* est affligée de l'influence des humoristes, gangrenée par un souci de niaiseries qui s'encrassent. Comme chacun le sait, les livres de cuisine font recette... Alors, imaginons une poète qui décide de concilier ces deux tendances à la mode, et le sous-titre de son recueil s'imposera de soi: « Poésie à saisir sur le feu vif ». Ah! Ciel! Allons-y, mangeons un peu avec l'auteur « deux œufs bacon un ordre de toasts pas de beurre! », ou aidons-la à « fabriquer une dariole (flan au beurre et aux œufs) ». « L'œuf est brisé cassé violé battu fouetté / sans DPJ pour le protéger lui pas encore né // au four chaud devient cuit cuit cuit ». On retiendra aussi ce titre: *La Castafiore chante comme une casserole parce qu'elle a une santé de fer...* et, courage, lisons le début du texte: « la voix a cappella s'égoïlle sans phrasé sans roulades la chanteuse vocalise et sanglote comme ma poésie qui s'effiloche » (on reste évidemment surpris de tant de conscience devant son propre talent, sans compter le fait que ce n'est pas très français de dire qu'une « voix s'égoïlle »).

On a beau prétendre que la chair est triste, on ne peut s'empêcher de se dire que la poésie peut l'être également. Surtout lorsqu'on essaie de nous convaincre que « la crème est sur le dessus... jusqu'à ce qu'on la verse » ou, dans un autre domaine, que « la vieillesse est la période où l'on gère les trous d'hommes », quand ce n'est pas une confiance abscuse qu'on nous susurre: « Je n'ai pas le pied marin alors ne me mène pas en bateau. » Vous pleurez? Moi itou! Pas autant que le « je » du texte intitulé *La toutoune a vingt ans* qui se plaint « [d]es gras trans », affirmant: « je suis une grasse en transe ». Disons que rien ne tient dans ce livre malgré la grande compassion de l'auteur pour les vieux, les malades, les vaches ou les chars. Mais allons, soyons bon joueur, ce recueil peut servir tout de même à apprendre aux incultes, ce qui n'est pas peu,

« que la cytologie draine les si-

nus / que la pathologie étudie les pattes // que l'anatomie scrute les régions anales // que la gynécologie débuse les génies », pendant que je souffre vraiment beaucoup devant un bêtisier pareil.

Trouver pire?

Dans *Le miroir mural devant la berceuse électrique*, titre époustouflant de son septième recueil, Eric Charlebois introduit une suite de suppliques au père et à la mère pour se demander par après: « à qui confie-t-on ses parents, dans son testament? Mais dans la partie la plus volumineuse, « *Opistographie* » (sic), on suit la méthode pour assembler un gazebo, métaphore d'un lieu de recueillement ou de protection... Sou-

lignons que les textes y sont numérotés « à rebours pour la contre-éruption, la descente! ». Ça aussi c'est très douloureux, car si, par improbable, nous nous étions adonnés à la fabrique de l'abri: « Nous aurions fait un tripot de / nos lèvres / de gomme à effacer ». Mieux vaut s'abstenir alors. L'auteur rencontre-t-il une travailleuse de la guenille qu'il lui avoue, goguenard: « À brûle-courtepointe, / je l'enduis de ma poudre / d'escampette. // Ton utérus demeurera rustique et / soute céleste. // Tu cherchais un charnier. / Je cherche encore une charnière. » Alors, pour détailler devant l'engouement culinaire de la poète du pétoncle ou pour fuir l'envoûtement de la berceuse électrique chez le poète manufacturier, il vaut mieux oublier au plus vite, comme le dit ce dernier, ces « chefs de hors-d'œuvre ».

Collaborateur
Le Devoir

L'ÂME INCONSCIENTE
DU PETONCLE

Poésie à saisir sur le feu vif
Francine Allard
Éditions d'art Le Sabord, coll.
« Recto verso »
Trois-Rivières, 2012, 94 pages

LE MIROIR MURAL
DEVANT LA BERCEUSE
ÉLECTRIQUE

Eric Charlebois
Éditions David,
coll. « Voix intérieures »
Ottawa, 2012, 112 pages

LE NOUVEAU PRIX
DU FESTIVAL DE LA
POÉSIE DE MONTRÉAL

PRÉSENTÉ PAR LA MAISON DE LA POÉSIE DE MONTRÉAL ET
LA CAISSE DES JARDINS DE LA CULTURE

Ce Prix a pour but de récompenser une œuvre poétique qui, par la qualité de ses recherches formelles et thématiques, sensibilise le grand public à la poésie actuelle. Cette récompense remplace le Prix des lecteurs du Festival. Huit recueils publiés au cours de la dernière année ont été sélectionnés par un jury formé de trois membres appartenant aux milieux des librairies, des bibliothèques et au monde de l'enseignement.

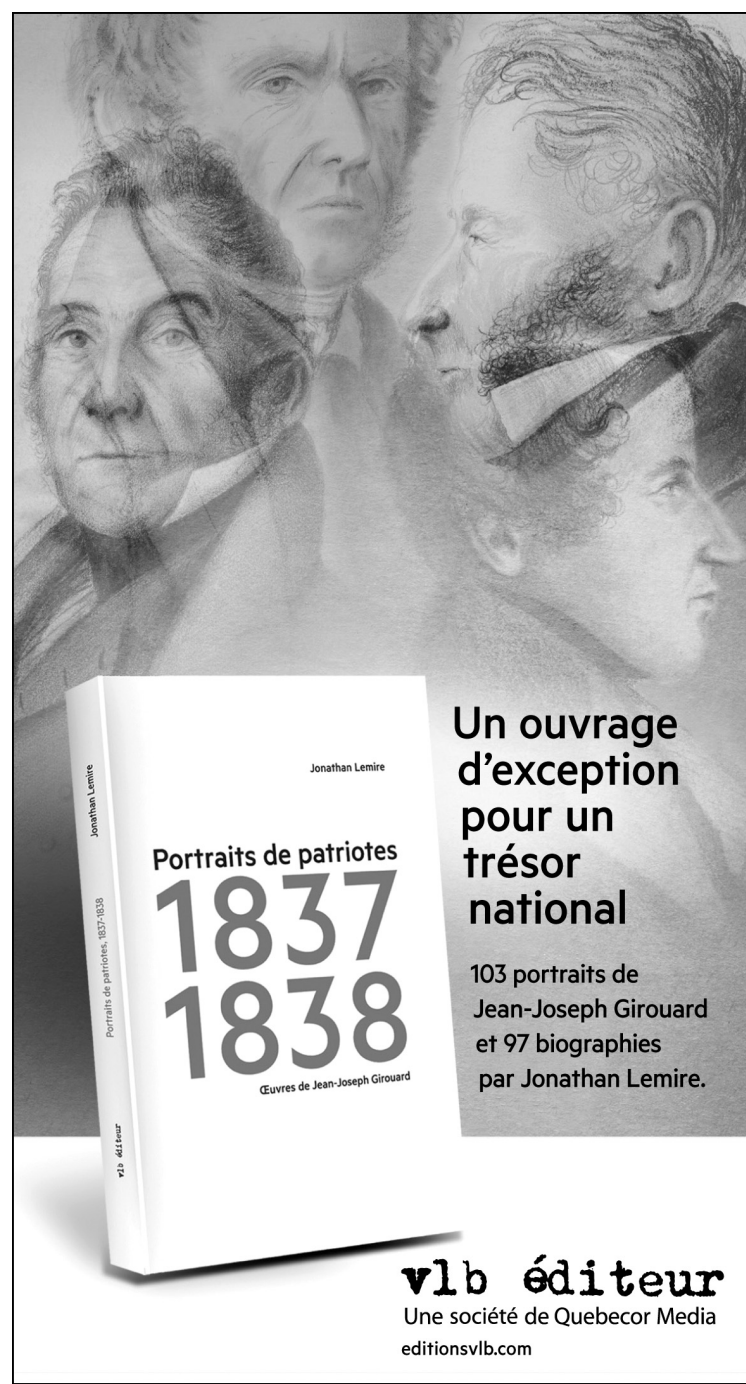
Le poète lauréat, qui sera dévoué lors de la cérémonie d'ouverture du marché de la poésie, recevra une bourse de 1000 \$.

Les quatre finalistes sont:

LE BRUISSMENT DES POSSIBLES D'ANTOINE BOISCLAIR (LE NOROÏT)
VIEILLIR DE LOUIS-PHILIPPE HÉBERT (LES HERBES ROUGES)
VERCHIEL DE BENOIT JUTRAS (LES HERBES ROUGES)
JE VOUS REJOINDRAI AU TERMINUS VIDE D'ALEXIS LEFRANÇOIS
(LA PLEINE LUNE)

MAISON de la
POÉSIE
de Montréal

caisse de
laculture



Un ouvrage
d'exception
pour un
trésor
national

103 portraits de
Jean-Joseph Girouard
et 97 biographies
par Jonathan Lemire.

vib éditeur
Une société de Quebecor Media
éditionsvib.com

LIVRES

La philosophie racontée
par Bertrand RussellNORMAND
BAILLARGEON

Cette histoire de la philosophie occidentale, en deux forts volumes présentés sous élégant boîtier, est une nouvelle traduction, après celle parue en 1952 chez Gallimard, d'un ouvrage paru en anglais en 1945.

Son auteur, Bertrand Russell (1872-1970), est un logicien, mathématicien, philosophe et réformateur social britannique qui est universellement reconnu comme un des très, très grands esprits du siècle dernier.

La petite histoire de la rédaction de l'ouvrage mérite d'être contée.

Petite histoire
d'un best-seller

En 1938, Russell quitte l'Angleterre pour aller enseigner un an à l'Université de Chicago. La guerre l'y surprend avec femme et jeunes enfants et le contraint à l'exil. Quand son contrat se termine, il lui faut donc désespérément un emploi.

On lui propose un poste qu'il accepte au City College de New York. Mais, coup de théâtre, une mère de famille lui fait un procès pour annuler l'offre d'emploi sous le prétexte que Russell est indigne d'enseigner la philosophie à New York. Russell! Un génie dont la place dans l'histoire de la philosophie et des mathématiques est assurée depuis longtemps déjà. Mais il est vrai que ses idées politiques et morales, notamment sur la sexualité, sont impopulaires, si impopulaires, en fait, que la mère gagne ce procès.

L'affaire fait scandale, pendant que le philosophe court les cachets. Il fait du journalisme et n'a souvent que le prix de l'aller par train à la conférence qu'il a accepté de donner. Sur ce, nouveau coup de théâtre: un riche Américain tire le philosophe d'embarras en l'embauchant pour enseigner à sa fondation.

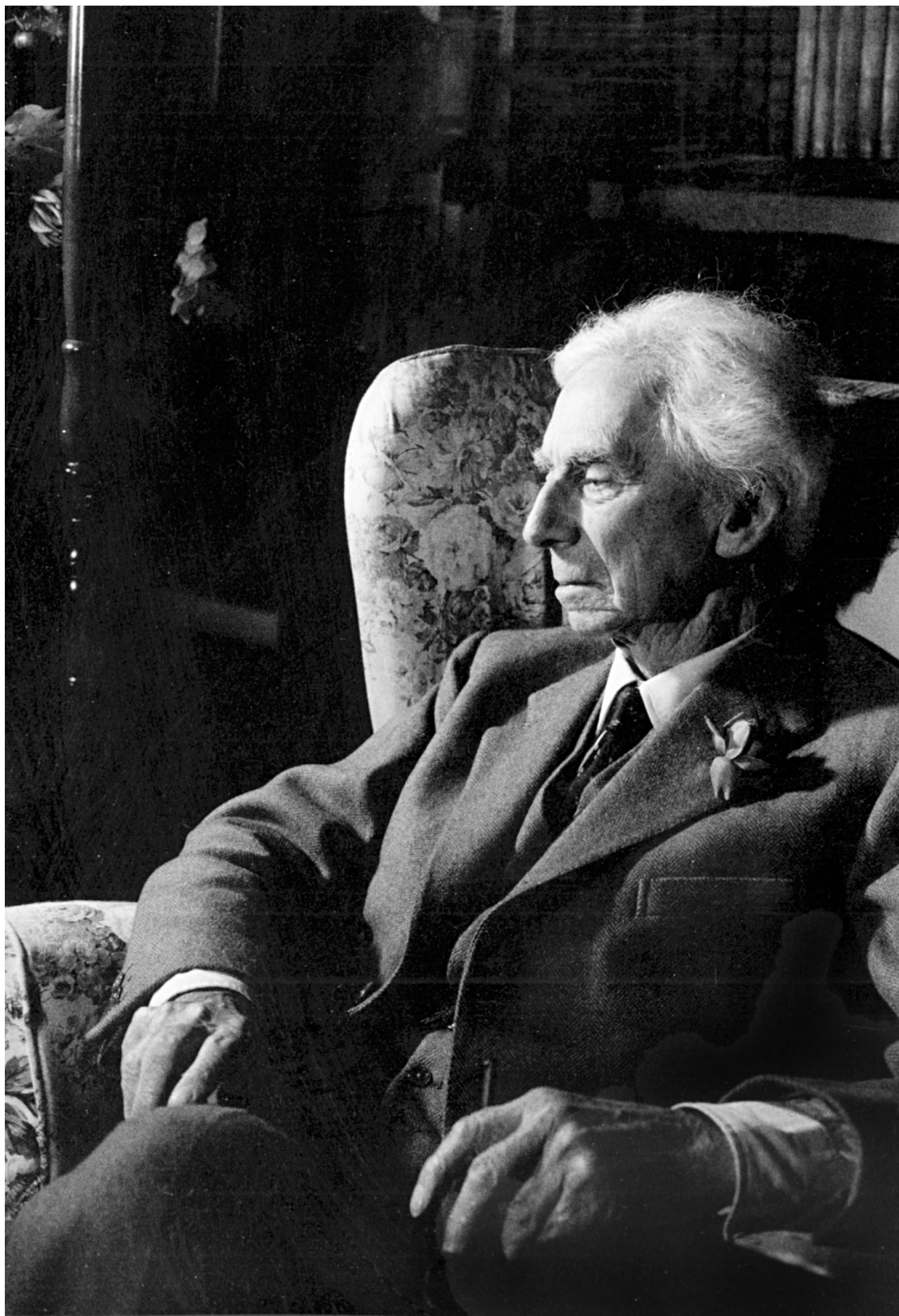
La guerre terminée, Russell rentre en Angleterre en emportant le manuscrit issu de ces cours: c'est celui du présent ouvrage. Il deviendra un immense succès, sans cesse réédité depuis lors.

Mérites... et défauts de
l'entreprise russellienne

Bien entendu, cette histoire de la philosophie, qui suit les découpages temporels classiques, est intéressante d'abord et avant tout parce qu'elle est celle de Russell: c'est le grand philosophe, ici, qui parle de Platon, d'Aristote, de Descartes, de Berkeley et de tous les autres dont il nous entretient.

Cette médaille a cependant son revers.

Pour commencer, Russell, il le reconnaît d'emblée, n'est pas un historien de la philosophie,



GABY (1872-1970)

Mathématicien, logicien, philosophe et réformateur social, le Britannique Bertrand Russell est reconnu comme le fondateur de la logique moderne. Photographié ici chez lui au Pays de Galles par le Montréalais Gabriel Desmarais.

encore moins un spécialiste de tous les auteurs dont il traite. La perspective est donc inévitablement personnelle et adopte des positions qui, en certains cas, ne sont pas orthodoxes.

De plus, Russell, très fort sur les auteurs qu'il connaît bien (Leibniz, Dewey, les philosophes analytiques, par exemple), est non seulement moins solide (et parfois même faible) sur d'autres, mais il est aussi injuste envers certains penseurs. Il n'a par exemple jamais eu en grande estime (c'est un euphémisme) certains philosophes occidentaux et il leur accorde ici une place qui reflète ses jugements: Kierkegaard, Heidegger et Husserl, pour m'en tenir à eux, sont tout simplement absents de cette histoire de la philosophie parue en 1945,

tandis que le poète Lord Byron, que Russell aimait, a droit à un chapitre tout entier!

Ces idiosyncrasies ne doivent toutefois pas masquer les indéniables mérites du livre, qui en ont fait un best-seller. J'en vois au moins trois.

Pour commencer, Russell est un écrivain très doué, plein d'esprit et d'humour, capable de produire à volonté images et formules qui font mouche.

Ensuite, l'érudit qu'est Russell se double d'un pédagogue remarquablement clair, qui invite à penser et, surtout, capable de faire comprendre et aimer la philosophie.

Enfin, et la chose était relativement nouvelle à l'époque, il ambitionne de raconter l'histoire de la philosophie occidentale en rattachant solidement ses penseurs et leurs idées au

contexte politique et social dans lequel ils sont apparus. C'est là un ambitieux programme et il est fort bien réalisé, dans la majorité des chapitres.

En bout de piste, voici donc un ouvrage qui tantôt séduira, tantôt fera rager un philosophe «professionnel», mais qu'on pourra sans gêne donner à un débutant qu'on aura averti de tout ce qui précède — et en y adjoignant une histoire plus classique de la discipline!

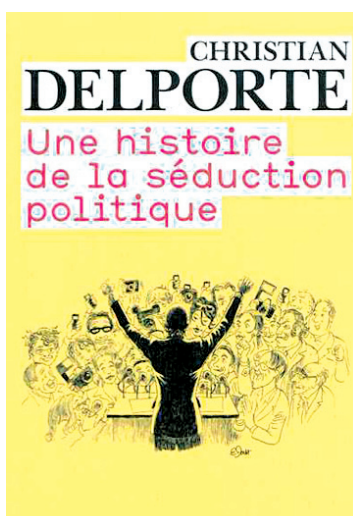
Collaboration spéciale
Le DevoirHISTOIRE
DE LA PHILOSOPHIE
OCCIDENTALEBertrand Russell
Les Belles Lettres
Paris, 2012, 2 volumes
sous coffret

De l'art de séduire en politique

SÉBASTIEN VINCENT

Garibaldi, Jaurès, Roosevelt, Thatcher, Bhutto, Berlusconi, Obama: ces personnalités ont montré que la séduction est inhérente à la politique. Car il s'agit de «séduction», tant «le processus de conquête de l'opinion et le jeu des apparences déployées par leurs acteurs rappellent les mécanismes les plus sensibles de la séduction amoureuse», écrit l'historien Christian Delporte dans cet essai fouillé qui soutient l'idée que «la politique est un art du paraître» depuis l'Antiquité.

Synonyme de beaux parleurs, «la séduction en politique a confusément conservé la marque du démon. Vous ne trouverez guère de leaders avouant publiquement leur volonté de charmer l'opinion». De fait, le coup de foudre en politique sent l'intrigue, le mensonge, la manipulation. César tenta de conquérir le peuple pour s'imposer à Rome. Louis XIV fit des courti-



sans des maîtres dans «l'art de ramper». Hitler et Mussolini forgèrent leurs stratégies de séduction sur leur charisme.

«La démocratie et le suffrage universel ont changé la donne. [...] Jamais, alors, la nécessité de séduire le peuple, l'opinion ou l'électorat n'a été aussi vive. Le phénomène s'est accéléré au milieu du xx^e siècle, à mesure que

ce sont érodés les clivages idéologiques, que les signes d'appartenance à une famille politique se sont effacés, que les partis n'ont plus été les seuls maîtres des carrières individuelles». John F. Kennedy incarna ce changement en inventant un mode de séduction politique inédit: «la séduction cathodique». Avec lui, la télévision est devenue un outil de séduction. JFK fit de nombreuses émules, dont Pierre Elliott Trudeau au Canada anglais, soutient Delporte.

Ainsi, les manifestations de la séduction politique ont progressivement transformé en spectacle la chose politique tandis que le politique s'est appliqué à s'humaniser. Aujourd'hui, «l'exposition de l'intimité [des politiciens] s'inscrit dans une stratégie de «peopolisation». Cela a pour effet d'élever l'homme et la femme politiques au rang de stars, phénomène auquel est directement relié l'essor des magazines, de la radio, de la télévision, des stratégies de la communication

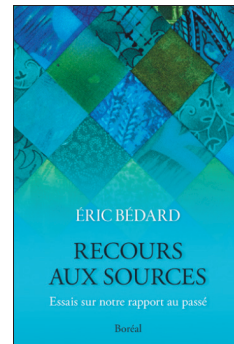
et des médias sociaux.

A l'ère de «l'affectivité publique» dans une société occidentale prônant des valeurs de consommation individuelle, l'homme et la femme politiques paraissent plus que jamais devoir susciter avant tout l'émotion, le désir. Pourtant, la politique ne saurait, et ne devrait, se réduire à des perceptions.

Cet ouvrage propose un voyage au pays des héros adules, des dictateurs hypnotiques, des «first ladies», des dames de cœur ou de fer, des saintes combattantes et des foules versatiles. Il donne avant tout à réfléchir aux troublants rapports que les gouvernants entretiennent depuis des siècles avec leurs gouvernés.

Collaborateur
Le DevoirUNE HISTOIRE DE LA
SÉDUCTION POLITIQUEChristian Delporte
Champs histoire
Paris, 2012, 381 pagesTÉLUQ
L'université. Aujourd'hui.

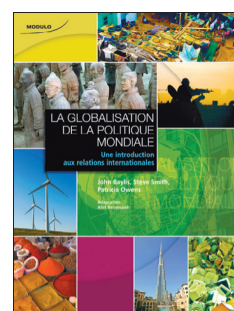
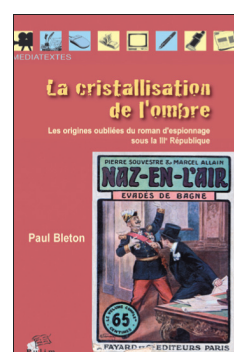
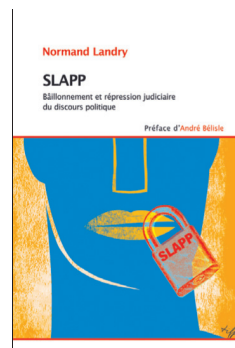
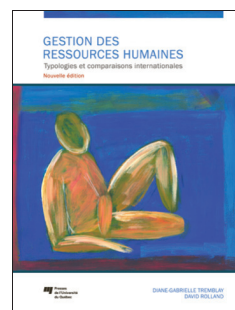
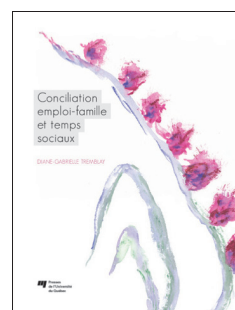
Ces exemples d'ouvrages parus récemment témoignent de la diversité des thématiques de recherche et d'études de nos professeurs-chercheurs, de leur dynamisme ainsi que de leur engagement dans l'espace public.

BÉDARD, Éric. *Les réformistes* : Une génération canadienne-française au milieu du XIX^e siècle, Les Éditions du Boréal.

- Prix de la présidence de l'Assemblée nationale du Québec
- Prix Clio-Québec de la Société historique du Canada
- Réédité en format poche «Boréal Compact» en janvier 2012

BÉDARD, Éric. *Recours aux sources* : Essais sur notre rapport au passé, Les Éditions du Boréal.

- Dans le Top 10 des meilleures ventes d'essais québécois du palmarès
- *Le Devoir*, pendant quatre semaines
- Livre «coup de cœur Renaud-Bray»

BENESSAIEH, Afef. *La globalisation de la politique mondiale : Une introduction aux relations internationales*, Modulo Éditeur.BLETON, Paul. *La cristallisation de l'ombre* : Les origines oubliées du roman d'espionnage sous la III^e République, Les Presses universitaires de Limoges.DAVEL, Eduardo et TREMBLAY, Diane-Gabrielle. *Formation et apprentissage organisationnel : La vitalité de la pratique*, Presses de l'Université du Québec.LANDRY, Normand. *SLAPP* : Baillolement et répression judiciaire du discours politique, Les Éditions Écosociété.MATTELLART, Armand. *Pour un regard-monde* : Entretiens avec Michel Sénécal, Les Presses de l'Université de Montréal.ROBILLARD, Jean. *Petit traité de l'erreur*, Liber.ROBILLARD, Jean. *La société savante* : Communication et cognition sociale, Presses de l'Université du Québec.ROBILLARD, Jean. *Petit traité de l'erreur*, Les Éditions Liber.TREMBLAY, Diane-Gabrielle et ROLLAND, David. *Gestion des ressources humaines : Typologies et comparaisons internationales*, nouvelle édition, Presses de l'Université du Québec.TREMBLAY, Diane-Gabrielle. *Conciliation emploi-famille et temps sociaux*, nouvelle édition, Presses de l'Université du Québec.

TELUQ.CA | 1 888 843-4333

ESSAIS

Rock and philosophie



LOUIS CORNELIER

Platon craignait les effets délétères de la musique populaire. Pour inciter la jeunesse à l'ordre et à la vertu, il suggérait donc d'interdire « toutes ces musiques qui troublent l'âme et déchainent les passions », rappelle Christian Boissinot, en introduction à *Quand Platon écoute les Beatles sur son iPod*, un ouvrage collectif qui explore l'univers de la musique pop à partir d'un angle philosophique. Ainsi, seule la musique « classique », harmonieuse, trouvait grâce aux yeux de l'élève de Socrate. « Les instruments dionysiaques comme la flûte sont conséquemment bannis au profit de la lyre ou de la cithare, instruments d'Apollon », ajoute Boissinot.

Il y a presque autant de points de vue philosophiques sur la musique qu'il y a de philosophes, explique Boissinot. Aristote, fidèle à son maître sur ce plan, qualifie la musique populaire de « musique d'esclaves ». Rousseau, qui en compose, considère la musique comme un langage ayant une origine commune avec la langue. Kant, lui, la traite de haut « parce qu'elle joue avec les sensations ». Schopenhauer, qui souffle à l'occasion dans le pipeau, affirme qu'elle révèle « l'essence intime du monde », la fameuse Volonté, et qu'elle console. Nietzsche, qui touche le piano et compose un peu, y trouve « une justification de la vie,

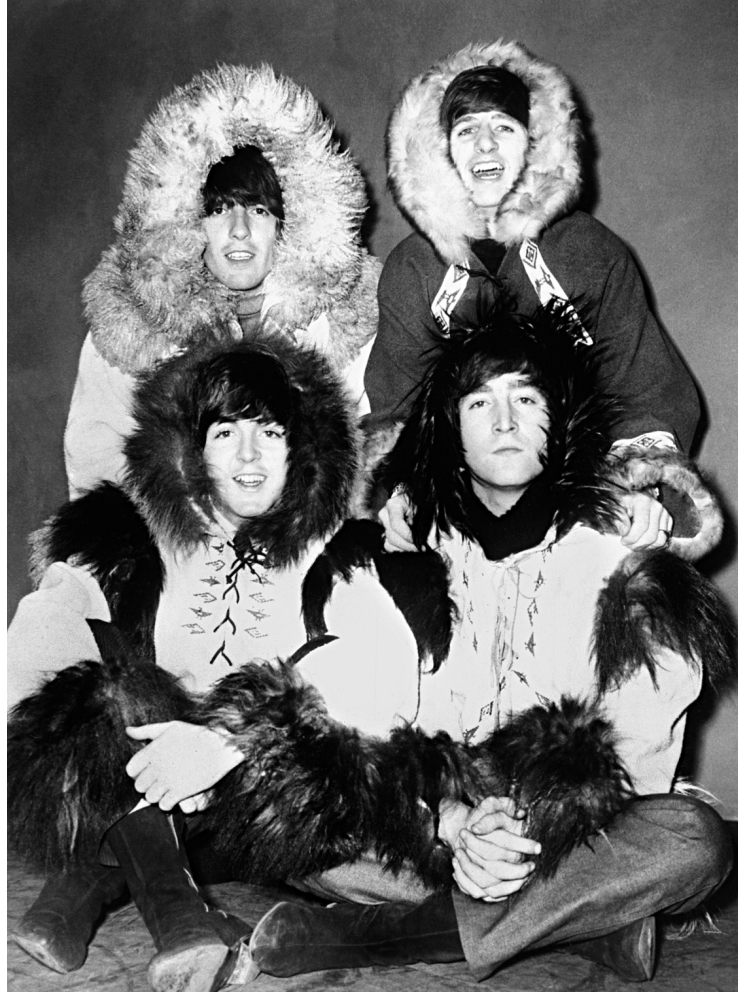
même dans ce qu'elle a de plus effrayant, de plus équivoque et de plus mensonger ».

Les auteurs réunis dans *Quand Platon écoute les Beatles sur son iPod*, presque tous professeurs de philosophie ou de littérature et musiciens eux-mêmes ou passionnés de musique, s'inspirent de cette tradition et de philosophes plus récents pour penser philosophiquement la musique pop. « Dans la mesure où l'on considère la philosophie comme un effort de réflexion portant sur tous les aspects de l'expérience humaine », écrit Martin Godon, qui se penche sur le cas des Beatles, le compagnonnage de la guitare électrique ne peut représenter une barrière qui excluait les rockers de l'univers de la philosophie. »

Plusieurs des essais proposés dans cet ouvrage offrent de stimulantes pistes de réflexion. En proposant d'analyser la musique heavy metal à partir d'une grille nietzschéenne, Patrick Daneau vise juste. « On trouve en effet dans les opéras de Wagner, écrit-il, les caractéristiques musicales propres au heavy metal, à savoir une utilisation extrême des basses et des percussions, des récits mythologiques et des voix puissantes, supportées par une orchestration titanesque. » Contre Platon, pourrait-on dire, « on assiste aux opéras de Wagner et aux concerts d'Iron Maiden dans l'espoir d'insérer dans notre monde apollinien si mesuré une dose de monstruosité dionysiaque ».

La dissension

Auteur d'un essai sur Cioran, Sylvain David réfléchit à la portée politique de l'œuvre du groupe punk anglais The



AGENCE FRANCE-PRESSE

Photo des Beatles prise le 26 décembre 1964, posant avec leur costume de tournée de Noël à l'Odéon à Londres.

Clash, à l'aide des idées du philosophe Jacques Rancière. Sufit-il de dénoncer les travers de la société pour faire œuvre politique, se demandait le chanteur du groupe dans les années 1980, ou faut-il aller plus loin et proposer des solutions de rechange? Pour Rancière, explique David, faire entendre la douleur des exclus et s'approprier leur langage pour créer

une fiction capable de transmettre leur réalité est en soi une démarche politique essentielle. En ce sens, l'œuvre de Clash, qui chante et martèle la dissension, a une indéniable valeur politique, conclut David.

Personnellement, si j'ai adoré Iron Maiden à l'adolescence, je n'aime pas du tout les Beatles et Pink Floyd, que je trouve insignifiants. Pour-

tant, ces deux derniers groupes sont des vaches sacrées de l'univers rock. Cela soulève la question du relativisme esthétique, abordée ici par Normand Baillargeon. Peut-on discuter des goûts musicaux et trancher entre eux? Baillargeon le croit et propose la grille du philosophe anglais David Hume pour fonder un sain jugement esthétique.

« Un jugement solide, écrivait Hume, uni à un sentiment délicat, amélioré par la pratique, perfectionné par la comparaison et purgé de tout préjugé, voilà qui seul peut conférer aux critiques cet inestimable caractère; et c'est le verdict commun de tels juges, où qu'ils se trouvent, qui constitue la véritable règle du goût et de la beauté. » Baillargeon voit là une réponse presque définitive au relativisme esthétique. Ce point de vue, qui fait appel à des notions pour le moins molles (délicatesse, bon sens, jugement), ne règle rien, quant à moi.

Prenons l'exemple des Beatles. Tout le monde ou presque les écoute et les aime, écrit Baillargeon, ou est en mesure d'apprendre à les apprécier. Or, même si j'aime la musique pop, ce n'est pas mon cas. Dira-t-on que je manque de délicatesse et de bon sens? Il faudra alors le dire aussi de Glenn Gould, cité par Baillargeon lui-même, qui qualifiait la musique des Beatles de « répugnante » et dénonçait le « primitivisme de leurs harmonies », de même qu'un « style d'interprétation qui laisse indifférent ». Gould leur préférerait Petula Clark. Qui dit vrai, monsieur Hume?

Le philosophe anglais Roger Scruton a l'audace, lui, de ré-

habiliter brillamment l'idée de Platon en affirmant que la culture musicale d'une époque influence la moralité de cette dernière. En ce sens, étant donné que les pop stars actuelles produisent une musique primaire et criarde, Scruton s'inquiète de la vertu contemporaine. Reprenant la thèse d'Adorno qui diagnostiquait une « régression de l'écoute », le philosophe constate la tendance de la musique pop actuelle à mépriser la mélodie au profit d'une bête pulsation et suggère que cette musique qui nous assaille s'accompagne d'un culte narcissique de la satisfaction immédiate et d'un recul de l'attention au monde et aux autres. Dans un solide essai plus technique, l'auteur-compositeur Stéphane Venne explique d'ailleurs la baisse de popularité de la chanson pop au Québec par un recul du sens de la mélodie chez les auteurs-compositeurs québécois actuels.

Des essais des professeurs et paroliers Marc Chabot (philosophie de la chanson) et Dominique Cornellier (mon frère, malgré le « i », qui analyse Malajube avec Deleuze), de l'écrivain Claude Vaillancourt (sur le jazz) et plusieurs autres complètent cette fête gaillarde de la philosophie apprêtée à la sauce populaire.

louisco@sympatico.ca

QUAND PLATON ÉCOUTE LES BEATLES SUR SON IPOD
MUSIQUE POP ET PHILOSOPHIE
Sous la direction de Normand Baillargeon et Christian Boissinot
PUL
Québec, 2012, 212 pages

Vestiges seigneuriaux

DAVE NOËL

L'étalement urbain caractérisé par la médiocrité architecturale et le culte de l'automobile ne favorise pas uniquement l'obésité et la destruction des meilleures terres agricoles du Québec. Son expansion se fait également aux dépens des vestiges du système seigneurial qui contribuent à la spécificité du paysage québécois.

Dans sa *Brève histoire du régime seigneurial*, Benoît Grenier rappelle que ce mode de distribution des terres ne s'est pas implanté durablement dans l'ensemble de la Nouvelle-France. Il s'agit plutôt d'un élément caractéristique de la vallée du Saint-Laurent où plus de 350 fiefs sont concédés jusqu'à la Conquête et même au-delà.

En général, les seigneuries adoptent la forme d'un rectangle allongé à l'instar des censives attribuées aux colons. En échange de sa terre, le censitaire doit verser un loyer annuel et faire moudre son grain au moulin du seigneur. En plus des revenus générés par le peuplement, ce dernier bénéficie de privilèges honorifiques et de certains pouvoirs, dont celui d'instaurer un tribunal local de première instance.

En Nouvelle-France, c'est l'aristocratie qui détient la plus grande partie du territoire seigneurial, suivie par le clergé et la roture. L'achat d'une seigneurie ne donne toutefois pas accès à la noblesse, même s'il s'agit d'un fief titré, comme la châtellenie de Coulonge, la baronnie de Longueuil ou le comté de Saint-Laurent (île d'Orléans).

Pour l'auteur, l'émergence de seigneurs roturiers, parfois analphabètes, témoigne « des possibilités exceptionnelles et circonstancielles offertes par le contexte colonial en Nouvelle-France ». En revanche, « devenir seigneur n'implique pas la capacité de le rester de génération en génération », comme le démontre la déchéance des Tremblay de la seigneurie des Eboulements.

Le régime seigneurial touche également les Amérindiens. En 1651, le fief de

Sillery leur est d'ailleurs concédé dans l'espoir d'y « rassembler les peuples errants de la Nouvelle-France ». Ces seigneurs autochtones sont toutefois placés sous la tutelle des Jésuites, qui prennent possession de leur seigneurie au tournant du XVII^e siècle. Les Hurons de Wendake attendent toujours une compensation.

Les femmes peuvent aussi devenir « seigneures », à la mort de leur mari notamment. C'est le cas de Geneviève Allié, 20 ans, qui succède à son époux tué par les Britanniques en marge du siège de Québec de 1759.

« Devenir seigneur n'implique pas la capacité de le rester de génération en génération »

La chute de la Nouvelle-France n'entraîne pas la disparition des seigneuries. Le gouverneur James Murray en concède d'ailleurs deux nouvelles dans Charlevoix en 1762. Le changement de régime se fait toutefois sentir à long terme avec l'acquisition de fiefs par la bourgeoisie britannique. Comme le rappelle Grenier, « ce phénomène introduit dans le monde rural du Québec un double rapport d'altérité », à la fois social et ethnique.

Durcissement

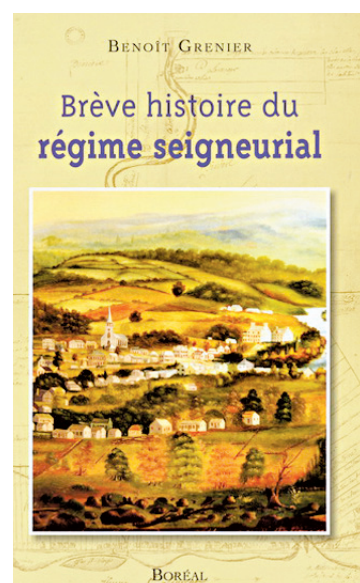
Au lendemain de la Conquête, on assiste également à un durcissement du système seigneurial provoqué par la saturation des terres et l'augmentation des rentes exigées dans les nouvelles concessions. La hausse du « fardeau féodal » va d'ailleurs colorer les rébellions patriotes qui prennent un caractère anti-seigneurial dans la vallée de Richelieu, où le nombre de seigneurs d'origine britannique est particulièrement élevé.

Le processus qui mène à l'abolition du régime débute en 1791 avec l'Acte constitutionnel, qui préserve le système sans permettre son expansion. Le reste du territoire sera plutôt découpé selon un mode cantonal qui favorise la spéculation. En

1821, une commission d'enquête de l'Assemblée législative du Bas-Canada va d'ailleurs suggérer la suppression des cantons au profit d'une généralisation de l'ancien système.

Le régime seigneurial est finalement aboli en 1854. Les censitaires peuvent alors payer une somme forfaitaire afin d'acquiescer leur terre ou verser une rente annuelle aux seigneurs dépossédés. En 1930, ils sont 60 000 dans cette situation. C'est afin d'y mettre un terme que le gouvernement québécois légifère en transformant les rentes seigneuriales en taxe municipale, dont les derniers paiements sont effectués au début des années 1970.

Le système seigneurial à long-temps été dépeint de manière idyllique par l'historiographie avant de devenir « un outil d'exploitation et de domination de la paysannerie » sous l'influence du révisionnisme marxiste. Benoît Grenier demeure au-dessus de la mêlée tout en rappelant que « la distinction historique du Québec en Amérique du Nord ne passe pas



que par la langue et la religion catholique, elle réside aussi dans la spécificité seigneuriale qui a dicté tant les rapports à la terre et à la propriété que les rapports entre individus ».

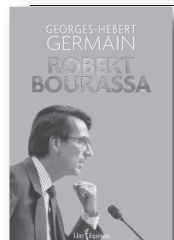
Collaborateur
Le Devoir

BRÈVE HISTOIRE DU RÉGIME SEIGNEURIAL
Benoît Grenier
Boréal
Montréal, 2012, 246 pages

Invitations à la librairie Paulines



Mercredi 23 mai 19 h 30
Marguerite Porète : l'inspiration de maître Eckhart
Avec Jean Bédard



Judi 24 mai 19 h 30
Robert Bourassa
Avec George-Hébert Germain

5 ans
sur la rue
Masson
LIBRAIRIE

Beaucoup plus qu'une librairie !
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
contribution suggérée : \$5

SODEC
Québec

Un guide pour la présidentielle américaine

Imaginez un livre qui grossit à mesure que vous le lisez. Au fil des événements, les faits sont corrigés, les analyses s'approfondissent, et le bouquin n'atteint son stade définitif qu'une fois son sujet épuisé. C'est ce que proposent Karine Prémont et Elisabeth Vallet, chercheuses à l'Observatoire sur les États-Unis de l'UQAM, avec leur livre électronique *Petit guide élections présidentielles américaines 2012*, publié aux éditions du Septentrion (n)umérique. Une fois le

fichier .epub téléchargé, le lecteur s'inscrit à une liste qui l'avise par courriel des mises à jour qui seront apportées jusqu'à l'investiture du président en janvier 2013. À mesure que les auteures se mettaient elles-mêmes au diapason de ces nouvelles technologies, leur publication a évolué d'une prose traditionnelle à une plateforme multimédia qui présente maintenant une couverture vidéo, audio et infographique de la campagne. Un guide à l'intention des Québécois, qui saura leur conférer le langage politique nécessaire pour appréhender la frénésie médiatique entourant la présidentielle de 2012. — Le Devoir

DANS LE BULLETIN D'HISTOIRE POLITIQUE

LE CINÉMA DES GUERRES MONDIALES

BULLETIN D'HISTOIRE POLITIQUE
Le cinéma des guerres mondiales au Québec



vib éditeur
Une société de Quebecor Media
editionsvib.com